

Punta del Este ou le culte de la démesure



Sabine Farra de Cerda

On pense que ce sont seulement les Arabes du Golfe, les shoppings gigantesques de Dubai, l'hôtel Burj Al Arab et sa vision de deux mondes antagonistes, le désert d'un côté et la mapemonde de l'autre, le délire de grandeur des Américains du nord, mais non il faut connaître ce côté-ci du monde pour savoir ce qu'est vraiment le culte de la démesure, sans complexe. Tout d'abord je vous présente l'endroit, devenu au fil des années une des stations obligées dans le parcours du jet-setteur international: Punta del Este, la Pointe de l'Est ou la transformation d'une bourgade provinciale en déesse de la nuit, paillettes et chichis compris. Vous arrivez à Punta, comme l'appelle familièrement les Argentins de préférence durant l'été austral, entendons-nous, c'est-à-dire à ce moment de l'année, quand la saison bat son plein, que la cité brille de tous ses feux et que ses principales avenues sont embouteillées par le déferlement des voitures somptueuses et des cabriolets décapotables. L'espace d'un instant vous vous croyez ailleurs que dans cette Amérique du sud, un Miami avec un zeste de la Riviera française. Et puis vous vous rendez compte de l'ensemble: un paysage où se confondent l'horizon et une étendue infinie, vaguement bleuâtre, ourlée de plages immenses, une impression de désolation intense tempérée par les constructions inouïes, surgissant derrière les dunes de sable, les collines verdoyantes et les pinèdes. Une hallucination que ces

maisons, de véritables palais dotés de façades à l'ornementation fantaisiste compliquée, mélange de mille et une nuits et de Disneyworld qui s'affiche en toute ostentation. Depuis quelques années, des gratte-ciel ont même surgi fendant le ciel et dépassant le modeste phare d'origine de la ville. Car à Punta tout est paraître, du voyant sans être clinquant, c'est la règle d'or de cette station balnéaire, enfant chéri des Argentins, qui dans les années soixante-dix, ont été à la base de son lancement, c'est-à-dire la transformation du petit village de pêcheurs en un endroit huppé, un Saint-Tropez local qui durant la belle saison se gonfle tellement que la population de la ville peut atteindre les 400 000 habitants, se multipliant 55 fois. Et depuis, le phénomène continue. C'est maintenant le grand Punta auquel se greffe la localité José Ignacio, où on cultive plus l'esprit de l'endroit avec des constructions en grès et des maisons basses blanches en crépis. Le paysage de Punta del Este, grosso modo est une continuation de la côte atlantique argentine, mêmes plages un peu hirsutes, balayées par un vent capricieux tour à tour caressant ou frileux, même mer indomptable en proie à des accès de furie, même sensation d'un paysage plat. C'est que l'Uruguay et l'Argentine sont pays voisins et frères, et partagent nombre de similitudes. Ce sont eux qui ont été à l'origine de la création du Mercosur, sorte de marché européen de l'Amérique du sud. Mais depuis quelques années, Punta

n'est plus seulement la chasse gardée des Argentins, les Brésiliens nantis l'ont découverte et sont restés sous le charme de ces étendues faussement sauvages et de ces plages si différentes des leurs. Si bien qu'ils l'ont investie lui conférant cette nonchalance typique du pays de la Samba. Deux mondes parallèles qui se côtoient sans frayer entre eux. Récemment ce fut le tour des internationaux. C'est le prince de Monaco qui donna le ton. Il fut suivi de toute une cour et de quelques richards qui y cherchent un relatif anonymat. La célèbre chanteuse libano-colombienne Shakira, qui doit se marier prochainement avec son fiancé argentin, y possède une *chacra* -sorte de ranch- propriété très précieuse chez les gens du show-biz, à cause de la trompeuse impression de discrétion qu'elle dégage. Le top-model Naomi Campbell y fait un tour et ne s'est pas privée de bronzer à la plage des nudistes récemment inaugurée. Les princes arabes y multiplient les fêtes mais en gardant un profil plutôt bas. A priori on peut se demander pourquoi cet engouement pour une localité qui finalement n'est pas si différente de celles qui sont plus proches. Ici les distances sont énormes, il faut soit s'y rendre en avion, ou pour transporter sa voiture, en ferry-boat qu'on appelle le *Buquetbus* et qui assure la traversée du fleuve La Plata qui sépare les deux pays, à travers des liaisons quotidiennes. Mais les Argentins ont inventé Punta. Ils ont été séduits par une série de facteurs

Cette sorte de porte que la cité possède dans la mer et qui sépare le fleuve de La Plata de l'Océan Atlantique formant comme une main, les quelque quarante kilomètres de plages qui l'entourent et qui se répartissent selon l'humeur de Dame nature en La Brava, secouée par le vent et très prisée pour la pratique du surf et La Mansa où les vagues sont plus disciplinées et qui est fréquentée par les familles. La station fourmille en îles, forêts et pinèdes sauvages. Ce qui ne l'empêche pas d'être dotée d'hôtels et de boutiques de luxe, de restaurants et de tout ce qui rend la *movida*, la vie de nuit, incomparable. Mais Punta comme toutes les bourgades est riche d'un passé. Son histoire s'associe à celle de son pays l'Uruguay, elle a été découverte par

Juan Diaz Solis en 1516 qui la baptisa Extrémité de Sainte Marie *Cabo de Santa Maria* puis au XVIII^e siècle, le nom changea pour l'actuel. A ses débuts, la péninsule était peuplée d'indigènes puis elle se transforma en village de pêcheurs. En 1820, les terres appartenaient à de grands propriétaires, mais le Brésil attaqua le pays en 1827 et y installa ses troupes, ce qui provoqua la bataille d'Itzaingo et en 1829, avec l'indépendance, le gouvernement proposa la création d'une ville de ce nom en commémoration de la célèbre bataille. Mais finalement le projet fut abandonné à cause des guerres civiles et en 1843, le gouvernement acheta le terrain pour 45.000 pesos et établit un plan pour distribuer les emplacements. Mais l'idée resta lettre

morte à cause des dunes qui rendaient difficile la création de routes. Finalement ce n'est qu'en 1857 que le village commença à être peuplé, le phare fut construit en 1860 et le port en dur entre 1885 et 1887, avant il fallait accoster sur les plages. Et ce n'est qu'en 1911 que la route reliant la péninsule au reste du pays et de là à l'Argentine fut inaugurée. Et depuis Punta del Este brille dans le firmament des cités qui connaissent la grâce, c'est-à-dire une prospérité sans faille. Son été austral est une série de fêtes latines et de manifestations internationales comme la toute dernière -la régate de la Rolex Cup- qui ne laissent aucun répit à ses estivants et c'est tant mieux car la farandole qui peuple ses plages et hante ses nuits n'a qu'une idée en tête: Voir et être vu!

Humains

Tomas Eloy Martinez est l'un des plus grands auteurs argentins. Ses romans sont traduits en anglais et en français. On peut même le lire en folio. Ses publications ont tous été un gros succès de librairie. Depuis plus de vingt ans il vit à New Jersey aux Etats-Unis, ce qui ne l'empêche pas d'être «habité» par l'Argentine et les obsessions du pays de la Pampa. J'ai lu la majeure partie de ses œuvres comme *Santa Evita*, le roman de Peron et aussi *L'orgueil*, toujours avec le plus grand plaisir et la volonté de ne plus lâcher la trame de l'histoire dans laquelle il transporte son lecteur avec naturel. Pour cela Martinez est un narrateur né qui mélange réalité, souvenirs et passé dans un dosage savant. Son dernier livre *Le chanteur de tango* est de loin le plus fascinant. L'auteur décrit Buenos Aires durant l'époque de l'insurrection populaire de 2001. Pour cela il s'identifie à un jeune Américain, professeur d'Université en quête d'un talentueux chanteur de tango malade et oublié. A travers cette recherche il décrit la ville à travers les yeux de l'étranger et peut-être c'est la partie qui m'a semblé à moi la plus envoûtante. L'auteur réussit à trouver les mots qu'il faut à tel point qu'on voudrait qu'ils soient les nôtres. Et puis fidèle à ses idées il ne peut s'empêcher de faire des incursions dans le passé et dans l'histoire pour dire que cette dernière se répète toujours.

Pensées éparées

Et puis tout ne serait-il
Qu'ainsi
Eternel
Recommencement
Recherche insidieuse
Quête infinie
De ce va-et-vient
Nommé
Bonheur
Et puis
Tout ne serait-il
Qu'ainsi
Des rencontres perdues
Des désirs enfouis
Et le quotidien
Qui amarre
Cette embarcation
Qui s'enlise.